

Féminisme et féminité : Vers une hystérie sans maître ? ¹

Claude-Noële PICKMANN

(169)La « condition » féminine dans nos démocraties occidentales a radicalement changé au cours de notre siècle, grâce, principalement, au combat féministe et aux luttes pour l'égalité qu'il a menés à bien et dans lesquelles il a acquis ses lettres de noblesse.

A la représentation de la femme soumise et dépendante des siècles passés s'est substituée celle de la femme libérée du XX^e siècle. Aujourd'hui, il n'y a pour ainsi dire plus de domaine qui lui reste interdit, tout au moins dans nos sociétés modernes, et ce mouvement, s'il est encore inachevé, avance résolument et de manière irréversible.

Cette transformation, nous ne pouvons que la constater et il ne s'agit pas de la remettre en cause ici. Cependant, elle n'a pas pu se faire sans (170)quelques modifications subjectives qu'il appartient au psychanalyste d'éclairer.

Si le discours de la science s'accommode du sujet universel et en cela ne fait pas de différence entre homme et femme, ce que l'on appelle fort justement, le « mouvement de libération des femmes » apparaît comme l'un de ses effets en retour. En effet, il s'origine dans la revendication de l'égalité des droits qui sous-tend, par principe, le « contrat social » au regard duquel tous les x sont égaux. A ce titre, il ne tient compte ni du particulier, ni même de la différence des sexes.

1. Publié précédemment in *La Clinique Lacanienne*, n° 2, Ed. Erès, 1997.

Historiquement, ce mouvement est parti d'un constat simple, celui des inégalités entre les hommes et les femmes dans les domaines de la famille, du politique ou du travail et sa revendication a abouti à l'obtention de l'égalité des droits dans ces différents champs conduisant à l'affirmation progressive d'un principe égalitaire entre les hommes et les femmes.

Le résultat principal de ce mouvement est sans aucun doute un effet d'émancipation des femmes qui se sont, peu à peu, octroyé le choix de prendre ou non leur vie en mains. En effet, c'est grâce au travail et au statut social qu'elles ont ainsi acquis, que les femmes qui, pendant des siècles avaient vu leur destin se figer dans le rôle de gardienne du foyer, ont pu s'émanciper. Entrer dans le monde du travail leur a en même temps appris à sortir de la tutelle de l'homme et du père.

Que cette émancipation soit considérée comme un progrès par rapport à l'assujettissement à l'homme ou à la seule réalisation par la maternité est une image d'Épinal sur laquelle il n'y a pas à revenir.

Cependant, le mouvement de libération des femmes n'a pu se construire et se mettre en marche qu'à soutenir l'idéal de la « mêmeté », au prix du rejet de la féminité. De fait, l'universel est réducteur non seulement en ce qu'il forclot la différence des sexes, mais aussi en ce qu'il se fonde sur le rejet du « pas-tout ». C'est pourquoi, Lacan, dans *Radiophonie*, soutient la (171)thèse que la psychanalyse peut être considérée comme un effet en retour du discours de la science en tant que « la science, dit-il, est une idéologie de la suppression du sujet »².

Car si les hommes et les femmes sont égaux en droit, le sont-ils au regard de la castration et de la jouissance ?

La psychanalyse a été et demeure révolutionnaire en cela même qu'elle objecte à tout effet d'universalisation. Elle soutient que garçon et fille ne naissent pas égaux quant à la représentation des sexes dans l'inconscient. L'inconscient ne connaît que le phallus comme signifiant unique pour répondre de la différence sexuelle. Ainsi, l'inconscient, soit-il dans un corps d'homme ou dans un corps de femme, est fondamentalement phallogentrique. C'était la réponse de Freud aux féministes de son temps, ces femmes, nos aînées à qui nous autres, femmes aujourd'hui « libérées » ou prétendues telles, nous devons tant.

Freud, en 1923, leur répond explicitement qu'au regard de l'inconscient « la revendication féministe d'une égalité de droit entre les sexes n'a pas une grande portée »³.

2. Lacan : *Radiophonie*, in *Scilicet*, n° 2/3, Paris, Ed. du Seuil, 1970, p. 89.

3. S. FREUD, « Le déclin du complexe d'Oedipe » (1923), in *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 121.

Si l'inconscient « néglige » la différence des sexes, si celle-ci ne s'y inscrit pas comme telle, elle doit pourtant se manifester « par des différences dans le développement psychique »⁴. Ainsi, ce que le garçon semble posséder de droit et craint pour cette raison de perdre, le phallus, la fille, elle, l'a « à l'envi », c'est-à-dire qu'à la fois elle l'envie à celui qui est supposé l'avoir et en même temps elle le veut absolument. La reconnaissance de cette différence introduit ainsi la femme à la « nostalgie du manque à avoir ». C'est pourquoi acquérir coûte que coûte ce petit « capital en plus » peut être un but dans la quête féminine du phallus lorsqu'elle ne (172)trouve pas le vrai chemin vers la féminité. Freud appelle cela le complexe de masculinité.

On peut mesurer aujourd'hui la subversion qu'a représenté, dans ce contexte historique, cette thèse de Freud qui fait de l'envie du phallus « le désir féminin par excellence », thèse qui a donné lieu à un débat dont on peut dire qu'il n'est toujours pas achevé aujourd'hui.

En effet, ce débat qui a mobilisé les analystes, et notamment les femmes dans les années 20 et 30, est toujours d'actualité puisqu'il est encore au départ de la revendication identitaire de certaines féministes qui dénoncent la thèse freudienne comme « l'illusion (même) de la psychanalyse »⁵. Et il est proposé au « discours de la psychanalyse » et plus particulièrement aux femmes analystes d'aujourd'hui « qui travaillent avec, ou à travers leurs analysantes, sur une sexualité commune » de « se soumettre au principe de réalité » et par là même de « progresser en permettant d'élaborer une théorie de la génitalité, laquelle ne peut être, comme on le sait, qu'hétérosexuée. »⁶

Je reviendrai sur cette proposition à la fin de cet article.

Y a-t-il un discours des femmes ?⁷

Juste après la seconde guerre mondiale, Simone de Beauvoir, écrivant l'histoire de ce qu'elle dénommait « le deuxième sexe », posait aux féministes de l'époque la question cruciale de la différence des sexes en faisant le constat suivant : « Jamais les femmes n'ont constitué une caste séparée : et en vérité elles n'ont pas cherché à jouer en tant que sexe un rôle dans

4. Ibidem, p. 121.

5. A. FOUQUE, *Il y a deux Sexes*, Paris, Gallimard, 1995, p. 64.

6. Ibidem, p. 86

7. Antoinette Fouque se demande : « Si le discours du maître s'éclaire par régression du discours de l'hystérique, pourquoi ne s'éclairerait-il pas, par progression, du discours des femmes ? ». Ibidem, p. 86.

l'histoire. La majorité des femmes se résigne à leur sort sans tenter (173) aucune action ; celles qui ont essayé de changer ont prétendu non s'enfermer dans leur singularité et la faire triompher mais la surmonter. »⁸

La reprise de cette question cruciale de la différence des sexes par les militantes du féminisme de la seconde moitié du XX^e siècle a pris forme sur un mode très particulier : celle d'une contestation contraire à la revendication pour l'égalité, une revendication du droit à la différence dans laquelle s'exprime la protestation de la particularité.

Aujourd'hui, c'est-à-dire presque cinquante ans après, le discours sur les femmes est un domaine en pleine extension et qui n'est plus réservé aux hommes. Avec l'avènement du féminisme de la différence, ils en ont été pratiquement exclus. Plus question qu'on les laisse dire ce qu'ils entendent à « l'éternel féminin », toujours évanescents pourtant : « Quand on écrit sur les femmes, avoue Diderot, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne des ailes du papillon. »⁹

Depuis la fin des années 60, les femmes ont pris la parole, collectivement, et elles ne laissent plus aux hommes le soin d'énoncer la nature de ce qu'elles veulent. Elles ont pris la parole pour elles-mêmes, semble-t-il, et elles n'entendent plus cesser de se faire entendre dans leur singularité « collective », si j'ose dire. Elles veulent parler, mais en tant qu'elles sont prétendument Autre que l'homme.

Le discours sur les femmes est aujourd'hui circonscrit par une histoire des femmes faite par des femmes, ce qui apparaît bien comme sans précédent dans l'histoire.

Dans le passé des voix – et aussi des voix masculines, on pense à Condorcet – s'étaient élevées pour réclamer l'égalité des droits. Mais, avec le féminisme de la différence absolue est apparue une sorte d'intégrisme qui a « transformé le droit à la différence en exigence de droits différents » (174) comme le souligne Mona Ozouf dans son très beau livre sur la singularité française¹⁰.

Car, ce qui sous-tend ce féminisme au nom de la différence n'est rien d'autre que la recherche d'une identité spécifiquement féminine, c'est-à-dire qui ne relève pas des rôles sociaux octroyés aux femmes par la société et les hommes, tels qu'épouse ou mère.

D'où l'appel aux femmes d'avoir à faire un « travail sur soi » destiné à retrouver la spécificité d'un « inconscient féminin » qui aurait été refoulé par l'ordre symbolique, par

8. S. de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, t.1, Paris, Gallimard, Folio Essais, p. 222.

9. DIDEROT, *Sur les femmes*.

10. M. OZOUF, *Les Mots des Femmes*, Paris, Fayard, 1995, p. 386.

définition, négateur du féminin.

Ainsi, dans cette thèse féministe, La Femme existerait et elle aurait une libido qui ne doit rien à celle des hommes : étant née d'un être de même sexe, sa libido ne pourrait qu'être marquée par la frappe maternelle, et par là, ne pas se plier à ce que veut imposer la loi du père.

On ne peut manquer de remarquer que la montée de cet intégrisme féministe est exactement contemporaine du Séminaire *Encore* dans lequel Lacan lance son fameux aphorisme « La femme n'existe pas ». Et, conséquemment, il avance que le fondement du statut de la femme relève de ce qu'il désigne comme « pas-tout ».

Avec ce terme, Lacan, prenant acte des dernières avancées de Freud sur la sexualité féminine, faisait valoir logiquement que la problématique féminine est celle d'un sujet qui ne peut s'assujettir entièrement à la loi phallique du père. En effet, la métaphore paternelle n'a pas pour effet de lui fournir le signifié qu'elle attend, soit un trait d'identification proprement féminin.

$\bar{\forall} x \Phi x$ spécifie alors le statut d'un être parlant qui « se fonde de n'être *pas-tout*, à se placer dans la fonction phallique »¹¹. Mais, qu'elle ne soit pas-toute dans la fonction phallique ne veut pas dire qu'une femme n'y soit pas du tout.

(175) Dès lors, ne pas en rabattre sur ce « pas-tout », implique aussi, contrairement à cette proposition féministe, que la femme n'est « pas-toute Autre que l'homme ». A moins de vouloir en remettre du côté du mystère féminin. Mais il faut rappeler que le culte de La Femme en tant qu'elle serait de l'ordre du « Tout » s'enracine dans la haine de la femme puisqu'il est sous-tendu par le déni de la castration maternelle. Et c'est pourquoi, cette revendication de la différence absolue qui dévoile, par son intransigeance, son caractère Tout-phallique, tend à ériger une figure mythique de la femme, c'est-à-dire une « non-femme ».

De plus, l'effet en retour que ce culte féminin de La Femme ne peut manquer de produire, du côté des hommes, est celui de la haine *des* femmes, comme mystificatrices et porteuses du mal. Freud avait déjà noté que ce qui fonde la crainte essentielle de l'homme à l'égard de la femme, « c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle apparaît comme incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie »¹².

Dans ce séminaire, Lacan s'adresse directement aux féministes dont un certain

11. J. LACAN, Séminaire XX, *Encore*, Paris, Seuil, p. 68.

12. S. FREUD, « Le Tabou de la Virginité », 3^e Contribution à la Psychologie de la Vie Amoureuse, 1918, in *La Vie Sexuelle*, op. cit., p. 71.

nombre, parmi les plus notables, fréquentait son cabinet : « Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots, et il faut bien dire que s'il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l'instant, c'est bien de ça ; simplement elles ne savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi. »¹³

Certes, cela exclut qu'il y ait un « discours des femmes ». Mais c'est aussi bien ce qui fait que le « pas-tout » pourrait subvertir un lien social de toujours institué à partir de la « touthomme » masculine et fondé sur l'universel du groupe. C'est pourquoi une femme réussira à faire entendre une parole qui lui soit propre qu'à la condition de consentir à parler de là où le « pas-tout » la divise.

La féminité avec le féminisme

(176)A regarder la littérature abondante sur l'histoire du féminisme et de ses luttes, on est frappé de voir combien la transformation de la condition des femme se déprenant de leur dépendance à l'homme et au père ou la promotion du travail et de l'éducation comme moyen de cette émancipation ont fait couler beaucoup d'encre. Par contre, on ne peut manquer d'être surpris en constatant que l'on s'est beaucoup moins intéressé aux conséquences que cette indépendance quant au père a produites sur leur subjectivité et à la nature du lien qui lui a succédé.

Dès lors que ce remaniement de civilisation s'est édifié sur le refoulement de la différence des sexes, son impact a concerné d'abord le rapport des femmes à la jouissance, et particulièrement à la jouissance de « l'avoir ». Certes, on ne peut pas dire que jusque là les femmes n'y avaient pas accès, mais elles en avaient un accès limité, limité aux « réalités attachantes » que sont le mariage et la maternité. Les plus privilégiées d'entre elles savaient en retirer quelques dédommagements substantiels dont rêvent parfois les femmes indépendantes d'aujourd'hui. Cependant tout le reste leur était, pour ainsi dire, interdit par la société et demeurait ainsi l'apanage des hommes.

C'est cette limitation dans le champ des réalisations phalliques qui a cédé sous la pression de la revendication féministe offrant aux femmes les mêmes possibilités d'enrichissement qu'aux hommes.

La conquête, aujourd'hui réussie, du champ social et politique autrefois réservé aux hommes a permis aux femmes, non seulement de s'émanciper mais aussi de

13.J. LACAN, Séminaire XX, *Encore*, op. cit., p. 68.

considérablement s'enrichir, et ce, dans tous les sens du terme, puisqu'avec lui, c'est l'accès à toute l'étendue de ce que Lacan appelle « les réalisations les plus effectives » qui leur a été accordé : les biens, le savoir, et même le pouvoir.

On pourrait rêver que cette émancipation des femmes et la liberté d'accès à la culture qu'elles ont gagnées n'aient été qu'enrichissement pour les rapports qu'elles entretiennent avec les hommes. Non pas que cela ne (177)se produise jamais, cela arrive, et même plus souvent qu'on ne le pense, mais sur un mode contingent et généralement discret. Il faut le rappeler, à une époque où il est de bon ton, pour une femme, de revendiquer « au nom des femmes » leur participation aux affaires de ce monde et de faire des hommes les responsables des ratages de ce nouveau partage.

Pendant, un constat s'impose.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire et à ce qu'un discours de « mode » colporte, on s'aperçoit, à écouter ce que viennent nous dire des femmes, que plus elles réussissent dans leur entreprise de conquête phallique, moins elles en jouissent ou plus exactement, elles ne peuvent en jouir que sur le mode de la perte et de la désappropriation. Elles viennent nous parler de ce sentiment d'inaccomplissement comme si toujours la carrière professionnelle et la féminité se présentaient comme un choix antinomique, résultat d'une contradiction logique dont il fallait dénouer le noeud. Peut-on être femme et savante, femme et puissante ? Le renoncement à la féminité serait-il le prix à payer ? Bien des symptômes féminins et notamment des symptômes dits « psychosomatiques » relèvent de cette contradiction.

Il faut également constater que les femmes sont prises, de plus en plus souvent, dans une compétition tous azimuts qui ne fait que renforcer le complexe de castration féminin et le fixer dans un sentiment toujours réactivé d'inégalité foncière entre les hommes et les femmes. Loin de les libérer de la nostalgie du manque à avoir, l'accès au domaine des biens arrachés à la suprématie masculine les renvoie toujours plus au manque constitutif qui est manque à être bien plus que manque à avoir. Vous reconnaissez là la plainte que nous entendons quotidiennement de la bouche de nos patientes.

L'hystérie se prête souvent à être confondue avec la féminité. C'est que l'hystérique, tant par ses symptômes que par la place qu'elle occupe dans son fantasme, ne cesse de dénoncer la limite interne au symbolique en démontrant que le mythe du père et la logique phallique qu'il soutend méconnaissent l'existence de la femme en tant que telle. Elle situe ainsi la (178)question de la féminité au-delà de ce point où la fonction phallique rencontrant sa limite, un autre champ s'ouvre, plus spécifiquement féminin et qui ne devrait

alors plus rien à celui de l'homme.

Pour Freud, le destin qu'il assignait à la féminité ne pouvait se passer de l'homme puisque la femme attendait de lui qu'il lui donne le phallus, que ce soit sous la forme de l'amour ou de l'enfant, comme substitut de ce dont elle avait été originellement privée par sa mère. Ainsi la féminité, pour se réaliser, impliquait le rapport à l'autre sexe, à celui qui censé détenir le phallus, d'abord le père puis l'homme.

Si la féminité ne saurait se limiter à ce statut, il n'en reste pas moins qu'à consentir à cette médiation symbolique, une femme pourra, au-delà de sa demande du phallus, donner consistance à son être de femme en acceptant de se faire l'objet cause du désir d'un homme.

Aujourd'hui progresse une idéologie féminine qui, faisant sienne certaines théories féministes, prétend se passer de toute médiation phallique au nom de ce qu'elle ne serait qu'asservissement des femmes à l'idéal masculin, lesquelles se verraient réduites à n'être qu'objets sexuels ou de procréation.

Car, si la femme est Autre (Autre que l'homme plutôt que l'Autre de l'homme) comme ces théories le soutiennent, à quoi pourrait « servir » un homme, aujourd'hui ?

De fait, les femmes ont, collectivement et souvent durement, conquis ce qui était autrefois le domaine réservé aux hommes. L'enfant, c'est la science médicale, si elles le désirent, qui se charge de le leur procurer. L'homme étant ainsi déchu de ses prérogatives et perçu comme inutile, il est permis de vivre « entre femmes », à l'abri de la pression que peut représenter la demande sexuelle masculine.

Ainsi, des femmes qui jusque là avait mené leur vie sur le mode de la conjugalité « s'autorisent à démissionner »¹⁴ de leur rôle d'épouse au profit (179)d'une relation avec une autre femme, le plus souvent déjà homosexuelle. Le motif de ce changement réside plus dans la déception rencontrée dans le rapport à l'homme que dans un nouveau choix d'objet sexuel. Quant au nouveau choix d'objet d'amour, il se fait par la voie de l'identification hystérique¹⁵. En

14.Ce sont les termes utilisés par une nouvelle patiente lorsqu'elle s'est présentée comme femme. De fait, sa nouvelle vie avait pris forme à l'occasion d'une rencontre avec une femme homosexuelle qui l'avait « consolée », sans « exiger » de relation sexuelle en contrepartie, des nombreux manquements de son mari tout au long de leur mariage. Les difficultés avec ses enfants occasionnées par sa nouvelle vie et le fait qu'elle rêvait relativement souvent de pénis en érection l'avait conduite chez une analyste « pour faire le point ».

15.Dans *L'Interprétation des Rêves*, Freud nous apprend que l'identification hystérique est « appropriation à cause d'une étiologie identique ; elle exprime un « tout comme si » et a trait

effet, ce qui vient sceller la relation, c'est le sceau du refus de l'Autre que supporte l'objet du désir féminin. C'est pourquoi l'homosexualité y est, le plus souvent, transitoire et la sexualité souvent limitée (ou voudrait l'être) à l'expression de la tendresse.

On ne peut qu'évoquer ici un passage de Colette dans *La Vagabonde*¹⁶ : « Deux femmes enlacées forment le tableau mélancolique et touchant de deux faiblesses ; peut-être se réfugient-elles dans les bras l'une de l'autre pour y dormir, pour pleurer, pour fuir l'homme si souvent méchant, et pour goûter ce que l'on désire plus qu'aucun plaisir, l'amer délice de se sentir semblables, insignifiantes, et oubliées ».

On peut, cependant, faire le pari que ce nouveau fait social qui se propage à toute allure n'est pas sans rapport avec le savoir du maître dernièrement acquis, celui issu de la psychanalyse : que les hommes et les femmes sont séparés quant à la jouissance, ce qui les divise irrémédiablement sans que le rapport de l'un à l'autre ne puisse s'écrire. C'est évidemment oublier que le phallus est leur mesure commune en tant qu'ils (180) sont les uns comme les autres des êtres parlants. Mais, à se soustraire à cette mise en jeu, à faire « une certaine grève », pour reprendre les termes de Lacan, l'hystérique réussit à donner une consistance imaginaire à ce qui serait l'essence de la jouissance féminine, une jouissance « intouchée » et « sans domination », c'est-à-dire qui ne devrait rien au phallus.

Nous ne pouvons que remarquer combien cet idéal d'indépendance par rapport au père et à l'homme s'est retourné en impératif surmoïque : Que serait aujourd'hui, dans nos contrées, une femme qui ne serait pas « libérée » ? Mais la clinique nous montre qu'angoisse, inhibition, symptôme, culpabilité sont au rendez-vous, sur un mode spécifiquement féminin. C'est qu'à prétendre se passer de toute médiation par le père, une femme ne peut que retomber, voire se dissoudre, dans l'obscurité de l'orbe maternel.

N'est-ce pas aussi ce que dénoncent, parfois jusqu'au sacrifice d'elles-mêmes, ces hystériques contemporaines aux symptômes tellement atypiques qu'elles ne sont plus reconnues comme telles par le corps médical qui préfère les désigner du terme « d'états limites ». C'est qu'elles semblent toujours se mouvoir à la frontière de la folie avec le risque de psychiatrisation ou de médicalisation intensive que cela comporte pour elles.

à une communauté qui persiste dans l'inconscient ». *Die Traumdeutung*, ch. IV, p. 137. La communauté se fait ici autour de l'expérience féminine incontournable du « défaut à la promesse » dans le rapport à l'Autre de l'amour, la déception sur laquelle échoue l'attente de la fille oedipienne.

16. COLETTE, *La Vagabonde*, Livre de Poche, p. 211. Ce passage est déjà cité par Hélène Deutsch dans le chap. 9 du Tome I de *La Psychologie des Femmes*, consacré à l'homosexualité féminine.

Ainsi de cette jeune femme qui, depuis son adolescence, « s'abandonnait » à des moments d'errance absolue au travers de la ville, au cours desquels elle assistait à la « dissolution du monde », tandis que le temps se ralentissait jusqu'à produire « sa propre désagrégation ». Elle s'évanouissait alors, ne se sentant plus reliée au monde que par l'attraction d'un aimant grâce auquel elle s'attachait à la dernière voiture garée là. Chaque fois qu'elle avait « repris vie », elle s'était retrouvée dans un service hospitalier, ce qui lui faisait supposer que « quelqu'un l'y avait portée ». Le travail analytique, à partir de l'aimant puis de l'homme-qui-porte démontrera la fonction « de protection » qu'exerçait le symptôme pour cette fille sans père. Si, en tombant, elle se réalisait comme objet du fantasme maternel, elle s'offrait du même coup aux bras puissants qui pourraient la porter. L'homme-qui-porte comme le symptôme de l'évanouissement et de la chute font barrière contre la demande maternelle. Lorsque l'angoisse lui (181) signalait qu'elle était trop aspirée dans la dépression chronique de sa mère, le symptôme se mettait en place pour pallier l'absence d'un Nom-du-Père qui vaille. L'aimant, comme les bras de celui qui porte et grâce auxquels elle revient à la vie, témoignent de cet appel constant au père. Et c'est bien ce qui faisait que, malgré le lourd handicap que ce symptôme représentait, elle ne voulait surtout pas s'en séparer.

Ce sont déjà les hystériques qui ont, jadis, inspiré la psychanalyse en manifestant bruyamment que le sexe ne pouvait être autre chose qu'une énigme. Elles ont ainsi contraint le psychanalyste à produire un savoir. Cependant, les femmes ne semblent pas se contenter aujourd'hui plus qu'hier, de ce que prétend leur asséner le savoir analytique : que l'inconscient est phallogocentrique, qu'il ne connaît qu'une jouissance a-sexuelle et limitée au coup par coup, celle du signifiant. Et que l'Autre jouissance, celle supposée appartenir aux femmes, il ne la déduit que par une écriture logique et n'en cerne le réel que par l'impossible à dire.

Et c'est pourquoi on peut se demander si ce discours de femmes sur les femmes n'est pas une réponse de la bergère au berger, une réponse hystérique au « très peu » que constituerait la réponse du psychanalyste quant au savoir sur la femme et sur sa jouissance. De ce « très peu de savoir » au « très peu pour moi », il n'y a qu'un pas, celui de l'hystérique, précisément. Et, comme toujours, lorsque le père se montre en défaut quant au savoir, lorsque s'aperçoit qu'il ne saurait être à la hauteur de ce qui est attendu, battre en retraite du côté de la mère idéale – elle, toujours phallogiquement complète – reste encore ce qui peut sembler le plus efficace pour un être-en-mal d'identité ¹⁷.

17.L. IRIGARAY nous fait part d'emblée : « J'ai des problèmes d'identité féminine que le droit actuel ne résout pas », dans son Avertissement pour l'édition en langue française de *Le Temps de la Différence*, Paris, Livre de Poche, 1989, p. 9.

Produire collectivement ce trait unaire de la féminité que le savoir des hommes ignore a été proposé aux femmes comme ce qui permettrait de les rendre à leur « vraie nature ».

(182) Dès lors, où trouver ce trait sinon dans l'entre-femmes, dans l'entre-corps de femme, dans l'ancre originaire mère-fille, bien sûr !

Vous voyez, rien de très nouveau ici, si ce n'est cette terrible injonction faite aux femmes redevenues des « filles » pour d'autres femmes, se disant analystes de surcroît, et s'érigeant en La Mère Idéale auprès de laquelle il deviendrait possible de retrouver le lien originel et magnifié qui unit une fille à sa mère, cette soi-disant homosexualité primordiale des femmes que la loi des hommes les aurait contraintes à refouler.

Je citerai en quels termes ce mythe d'un corps-à-corps avec la mère dans l'espoir de restaurer une identité féminine qu'il n'y a pas, a pu être glorifié : « Une femme, célébrant l'eucharistie avec sa mère, lui donnant en partage les fruits de la terre bénis par elle(s), pourrait être délivrée de toute haine ou ingratitude vis-à-vis de sa généalogie maternelle, être sanctifiée dans son identité et sa généalogie féminine. »¹⁸

Le mythe de l'originaire, toujours tenace, donne ici sa consistance à une supposée homosexualité primaire dans laquelle la féminité plongerait ses racines. Faut-il souligner combien cette thèse est absolument contraire à la démonstration freudienne qui prouve logiquement que l'homosexualité des femmes est toujours secondaire.

Il n'y a pas d'homosexualité féminine primaire

La thèse de l'existence d'une homosexualité primaire chez la femme est couramment admise dans les milieux analytiques de l'I.P.A., aussi paradoxal que ce retournement paraisse¹⁹. Elle s'appuie sur le fait que la mère est le premier objet d'amour pour la fille. Dans la revendication du « féminisme de la différence », cette thèse est appelée à la rescousse comme (183) preuve de l'existence d'un ordre matriarcal primitif, véritable mythe du paradis originel que l'ordre patriarcal a détruit et sur lequel il a imposé le refoulement.

De la mère, on dira plutôt qu'elle est la première « séductrice » de l'enfant, et

18. L. IRIGARAY, *Sexes et Parentés*, Paris, éd. de Minuit, 1987.

19. Un colloque sur cette question s'est tenu en 1993 dont les actes figurent dans le Tome 43 de la *Revue Française de Psychanalyse*, intitulé « Filiations féminines », PUF, janvier-mars 1994.

cela qu'il soit fille ou garçon – dans la mesure où les soins qu'elle lui prodigue sont pour lui source d'excitations à caractère indubitablement sexuel. La mère, parce qu'elle interprète les besoins de l'enfant en termes de langage, les connecte avec les signifiants de son propre désir, et donne ainsi son armature érotique au corps de l'enfant.

Mais Freud remarque que cette première rencontre du sujet avec l'Autre porteur du langage qu'est la mère se fait dans le registre de l'angoisse, le sujet y étant pris « sans-recours » (*Hilflosigkeit*), dans une expérience primaire de jouissance passive où il est joui par l'Autre plutôt qu'il ne jouit.

Et Freud fait de cette expérience primaire de jouissance passive le trauma sur lequel se construit toute névrose. C'est que cette rencontre originaire de l'enfant avec l'Autre maternel est marquée par le hors-sens d'une irruption de jouissance inassimilable par la pensée et que Freud qualifie de « corps étranger ». Le sujet ne peut, dès lors, que se réaliser dans l'objet destiné à combler la demande maternelle. Il ne subsiste que par cette identification à un objet déchu et instrumenté par la jouissance maternelle. On touche là aux limites de la fiction subjective de l'identification. Et c'est ce que Lacan a formulé en établissant le rapport du sujet avec l'objet (a) comme le niveau le plus primordial de sa constitution. Mais une constitution, dès lors, marquée par une discordance fondamentale et toujours réactualisée, celle de la différence entre la satisfaction exigée et ce qui a été obtenu. N'est-ce pas là ce qui fait le fond de la plainte des êtres humains ?

La mère est bien le premier objet d'amour, mais cela vaut pour les deux sexes, pour le garçon comme pour la fille. Ajoutons que cette première rencontre se fait sous le signe de l'exigence maternelle, en tant que la mère est d'abord une femme, et qu'à ce titre, il y a un objet qu'elle demande, c'est le phallus, comme ce qui symbolise le manque. L'enfant (184)s'identifie donc au phallus pour satisfaire aux exigences de l'amour. Or, cette identification à l'objet du désir de la mère par laquelle elle est constituée comme ayant le phallus dénie la différence des sexes. C'est dire que c'est une position parfaitement indifférente à la différence des sexes. A ce titre, on ne peut pas parler d'homosexualité primitive pour qualifier ce rapport fille/mère. Je dirai plutôt, sans chercher le moins du monde à choquer, qu'il est seulement incestueux, dès lors que la fille est identifiée, au même titre que le garçon, à ce que veut la mère.

Remarquons que Freud ne pensera jamais le lien préoedipien de la fille à la mère en terme d'homosexualité, puisque lorsque la fille aime sa mère, il souligne que c'est « comme un garçon », c'est-à-dire en tant qu'elle ne peut manquer du phallus. Tant que la différence des sexes n'est pas reconnue, le complexe de castration est sans effet.

Ce n'est qu'avec la reconnaissance de la différence des sexes, que l'amour de la fille pour la mère peut être qualifié de choix homosexuel. Or justement, le plus souvent, l'amour de la fille pour la mère se transforme en haine sous l'effet de la découverte de la castration féminine. La fille, sous l'effet de la déception, quitte sa mère et se tourne vers le père pour lui demander raison de ce qui apparaît là comme une inégalité fondamentale entre les sexes.

C'est pourquoi, il n'y a aucun repérage de la féminité du côté de la mère. En effet celle-ci n'est aimée par la fille que parce que cela la constitue comme phallique, comme celle à qui rien ne saurait manquer. La mère n'est aimée que dans la mesure où cet amour dénie qu'elle est une femme. L'identification à la mère est toujours une identification à l'Idéal et en cela, elle constitue un déni de la castration féminine. Le prix à payer pour soutenir ce déni est infini puisqu'il ne se maintiendra qu'à se dévouer inlassablement à la satisfaction de la demande maternelle avec, pour conséquence, l'érection d'un surmoi maternel particulièrement rétorsif et destructeur pour la fille.

Et Freud, loin de nous leurrer sur les rapports originaires mère/fille de dire : « Je soupçonne que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de (185) la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme. Ce germe semble bien, en effet, être l'angoisse d'être assassinée (dévorée ?) par la mère, angoisse surprenante mais que l'on trouve régulièrement. »²⁰

Remarquons que pour une femme, faire le choix de la mère phallique, c'est-à-dire s'identifier à elle dans son désir de phallus revient à réaliser pour elle l'assomption de sa nostalgie du phallus. A ce titre, loin de se passer du phallus, l'homosexualité féminine voue la femme à se faire la servante du culte phallique, mais au profit de la mère, et dans le déni de sa castration.

Le lien à la mère peut devenir homosexuel *secondairement* lorsque la fille, sous l'effet de la déception, cette fois-ci oedipienne, fait le choix d'en revenir à la Mère Idéale. Le premier amour pour la mère peut servir de refuge à la fille lorsqu'elle découvre la sorte de tromperie que lui réserve l'amour pour le père : comme homme, il n'est pas à elle, et c'est, en général, à une autre qu'il offre ce qu'elle attendait de lui. Comme père, il n'est jamais à la hauteur de la promesse attendue de cet amour.

Freud, tout au long de son oeuvre, a montré l'importance de la fonction de l'amour et du signe de l'amour dans la sexualité féminine jusqu'à montrer que l'expérience de la castration la plus vive, et la moins subjectivable pour elle était celle du refus du don de l'amour.

20.S. FREUD, « Sur la Sexualité Féminine », in *La Vie Sexuelle*, op. cit., p. 141.

Ce qu'une femme ne cesse de craindre, c'est de perdre l'amour. Que l'Autre cesse de lui en donner le signe, et elle est renvoyée à la blessure narcissique de son manque constitutif.

Le cas de la Jeune Homosexuelle, présenté par Freud en 1919, montre exemplairement que la structure propre de l'homosexualité féminine se constitue d'abord sur le versant de l'amour du père et de la *Versagung* qui lui correspond, soit ce « défaut à la promesse »²¹ qu'elle rencontre. La déception (186) prend valeur de castration du fait de ce « dédit »²² de l'Autre qu'elle ne peut pas symboliser.

La seule issue qu'elle trouve est de ranimer son ancien amour pour une figure de mère très particulière, celle de la Mère idéalement phallique, c'est-à-dire celle qui ne peut connaître le manque.

Mais encore faut-il préciser par quel mécanisme une fille peut retrouver le chemin de l'amour pour la mère au moment où, logiquement, elle devrait la haïr.

Freud, dans ce cas présenté en 1919, montre que le choix d'objet de la jeune fille est réglé par un mécanisme particulier qu'il présente comme la cause de l'homosexualité et qu'il désigne du terme de « désistement ».

« La mère appréciait elle-même encore d'être fêtée et courtisée par les hommes. En devenant homosexuelle, en cédant les hommes à sa mère, pour ainsi dire en se "désistant", la jeune fille enlevait de son chemin un obstacle porteur de faute/dette (*Schuld*) et qui lui avait valu jusqu'à ce jour la malveillance de sa mère »²³.

La clinique avec des patientes homosexuelles nous confronte souvent à ce choix d'objet par désistement. L'une d'entre elles m'a dit un jour : « Avec ma mère cela a été comme dans un divorce. Dans un divorce, il y a un partage qui se fait autour d'une séparation. Dans le divorce, je lui ai laissé les hommes ».

Une autre m'a parlé de « la légitimité de sa mère à séduire, y compris ses amis à elle. » Et comme je lui demandais ce qu'elle entendait par « légitimité », elle m'a répondu : « La légitimité, c'est moi qui la lui donne, comme si j'étais convaincue que ce doit être comme ça. Si je séduisais, je serai coupable ».

(187) Ainsi, le passage du père à l'homme semble leur être interdit du fait d'un

21. J. LACAN, Séminaire VIII, *Le Transfert*, Paris, Seuil, p. 353.

22. J'emprunte ici la traduction explicite que propose Bernard Toboul pour *Versagung* (*Sagen* = dire).

23. S. FREUD, « Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », in *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, p. 257 (retraduction mot-à-mot de ce passage).

court-circuit dans l'opération de substitution qui règle le choix d'objet féminin. En effet, le ressort de ce désistement n'est autre que la culpabilité inconsciente et la dette qui lie la fille à la mère, la poussant ainsi du côté de l'homosexualité. Mais, en même temps, le refus de la rivalité oedipienne avec la mère protège la fille d'être confrontée à l'angoisse narcissique de la perte d'amour. Quand la relation au père s'effondre, refouler la haine pour la mère castrée et régresser jusqu'à l'amour infantile pour la mère phallique permet à la fille de dénier toute perte d'amour tout en rejetant la déception sur le père ²⁴.

La voie ouverte par le désistement est donc de « ranimer l'ancien amour pour la mère et d'apporter une surcompensation à l'hostilité qu'elle lui voue inconsciemment » ²⁵. Cet ancien amour pour la mère idéalement phallique est alors d'autant plus solide qu'il nourrit le narcissisme de la fille, celle qui aime pouvant s'identifier à son objet, colmatant ainsi la séparation des plans entre l'identification sexuée et le choix de l'objet.

Cependant, si c'est bien l'ancien amour pour la mère qui fait retour chez la jeune fille après la déception occasionnée par le père, cet ancien amour ne revient que *transformé* ²⁶ par le passage par l'Oedipe. En cela, il ne peut pas être, comme le propose Freud à cette époque, « la continuation (188)directe non modifiée, d'une fixation infantile à la mère » ²⁷.

Et c'est bien pourquoi en 1932, dans son texte ultime sur la féminité, Freud reprendra l'exemple de la jeune homosexuelle pour contredire l'idée d'une homosexualité primaire. « L'expérience analytique nous apprend certes que l'homosexualité féminine continue rarement, ou jamais, la masculinité infantile en droite ligne. Il semble que dans ce cas aussi les petites filles prennent pendant un temps leur père pour objet et se mettent dans une situation

24. Le terme utilisé par Freud et traduit par « désistement » montre explicitement l'esquive dont il est question. En effet, Freud n'utilise pas *Verzichtleistung* (qu'Hélène Deutsch utilisera dans son grand texte de 1932 sur l'homosexualité féminine pour parler du même mécanisme), mais *Auswich*, du verbe *Ausweichen* : quitter sa place en se mettant hors (dict. : esquiver, éviter). Avec ce terme, Freud indique la mise hors jeu que comporte l'esquive en question et dans laquelle s'indique la place réelle du sujet.

25. Ibidem, p. 257.

26. Sans cette transformation opérée par la fonction paternelle, l'amour infantile pour la mère ne peut se retourner en choix d'objet. En effet, il s'agit d'un amour originellement imposé et sans but véritablement sexuel parce qu'il est lié à une érogénéité infinie du corps. Freud remarque à ce propos qu'il s'agit « d'un amour proprement sans but, incapable d'une pleine satisfaction et pour cette raison il est essentiellement condamné à se terminer par une déception et à faire place à une attitude hostile. » « Sur la Sexualité Féminine », in *La Vie Sexuelle*, op. cit. p. 144.

27. Ibidem, p. 267.

oedipienne. Mais ensuite elles sont poussées, du fait des déceptions inévitables causées par leur père, à régresser vers leur masculinité d'antan. »²⁸

Ainsi se trouve écartée l'hypothèse d'une homosexualité primaire constitutive de la féminité.

C'est pourtant sur ce terrain mythique que les théoriciennes du féminisme de la différence ont construit leur espoir de retrouver et de restaurer une identité féminine qui ne doive rien à l'ordre symbolique patriarcal.

Explorer et retrouver l'essence de la féminité, son rapport intime avec l'ordre de la nature, restaurer le rapport des femmes avec leur corps seront les signifiants maîtres de cette entreprise. « Pense avec ton corps » devient l'impératif surmoïque dès lors qu'il est proféré depuis la Mère idéale, supposé ouvrir à la conscience féminine le nouveau territoire qui lui est propre. Il s'agit donc d'une autre version de la jouissance féminine, théorisée par des femmes. Mais cette théorie s'origine dans un déni de la structure, sur le déni de x x, qui écrit que du côté femme du tableau de la sexuation, il n'existe pas d'exception qui fonde l'ensemble des femmes.

La Mère Idéale n'existe pas, celle à qui il ne manquerait rien. On peut l'appeler de ses vœux, on peut croire qu'elle est ce que toute femme a perdu et doit « re-trouver », on peut même tenter de la faire consister (189)imaginativement en en produisant le mythe, celui d'un « mystère oublié des généalogies féminines »²⁹ dans lequel « mère et fille se retrouvent avec bonheur »³⁰. La clinique ne nous montre-t-elle pas que, loin d'être les prémisses d'une féminité heureuse et d'une jouissance d'où la domination serait exclue, cette généalogie imaginaire ne se construit qu'au prix de réduire les femmes à n'être que des filles vouées au service de la complétude maternelle.

Ce qui est une pathologie relativement fréquente des rapports mère/fille – Lacan utilise le terme de « ravage » pour qualifier ce lien – est devenu ici une idéologie féminine qui a dominé le discours sur les femmes en prétendant leur révéler le secret de la féminité et leur asséner la vérité de ce qu'elles veulent.

Nous sommes confrontés aujourd'hui aux conséquences dévastatrices que ce discours « intégriste », tenu « au nom de la mère idéale », a produit sur la subjectivité – et parfois aussi dans le corps – des femmes qui se sont laissées entraîner, dans les années 70 et

28.S. FREUD, « La Féminité », in *Nouvelles Conférences d'Introduction à la Psychanalyse* (XXXIII^e), Paris, Gallimard, p. 174.

29.L. IRIGARAY, *Le Temps de la Différence*, op. cit., p. 101.

30.Ibidem, p. 118.

80, dans ce type de croyance et ont répondu à cette injonction surmoïque faite aux femmes par d'autres femmes, dans le cadre de cures dites psychanalytiques. Ce qui ne peut manquer de se produire lorsqu'on égare dans un corps-à-corps destructeur avec la mère, la question que les femmes viennent nous poser.